



Photo : julien garroy

## «C'est de la faute de la glace»

Le curling, qui fête ses quarante balais en 2014, est une discipline marginale, particulièrement obscure au Luxembourg, où elle ne compte que vingt-sept licenciés.

Parce que je suis quelqu'un de tête-métai et d'oté, je suis arrivé à la patinoire de Kockelscheuer sans a priori mais avec une blague : «Et à la maison, c'est aussi vous qui passez le balai?» Yves Sieradzki, international luxembourgeois avec un maillot de la sélection irlandaise sur les épaules, m'explique que c'est techniquement incompatible : «Si je passe le balai à la maison comme je le fais sur la glace, j'arrache la moquette!» Alex, lui, a trouvé une parade : «À la maison, c'est notre femme de ménage qui s'occupe de ça.» Il ajoute quand même : «Mais quand il faut s'y coller, ça ne me gêne pas, on alterne avec ma femme. On est un couple moderne.» Susi, sa compagne, valide de la tête. Elle aussi pratique le curling, depuis un peu plus de deux ans. Il faut dire que le dévouement d'Alex pour un sport qu'il pratique depuis cinq ans et demi était destiné à devenir contagieux.

Alex, donc, c'est Alex Benoy. Vainqueur des non officiels championnats nationaux individuels le mois dernier, où il a détrôné Yves, ce conseiller économique de 59 ans qui a accepté de jouer le rôle de coach quand je lui ai parlé de mon intérêt pour sa discipline.

Le b-a-ba, d'abord : au curling, le but est de faire atterrir sa pierre (le balai servant à augmenter sa vitesse) le plus près possible du cœur de la cible; c'est comme ça que l'on marque un point. Les règles sont simples : dans sa forme la plus répandue, le curling se joue par équipes de quatre – un lanceur, deux balayeurs et un capitaine qui donne de la voix en bout de piste. Chacun se colle aux trois exercices dans un ordre déterminé.

Une fois les basses posées, je me lance. Dans la main droite, je tiens fermement une pierre de 19,960 kilos, ni plus ni moins. Dans la gauche, un balai sert à garder l'équilibre. Plus mon pied droit est dans les starting-blocks et sert à nous donner, à moi de l'impulsion et à la pierre de la vitesse. Mon pied gauche, lui, est sur un patin, du style qui n'abîme pas un joli parquet en bois (ni la moquette d'Yves). Des que j'ai jeté la pierre, je dois

penser à retirer le patin, au risque de voir la glace de plus près et mettre mon coccyx en danger. «Je me suis blessé deux fois au crâne. La blessure la plus fréquente, c'est le coude. Tous les joueurs de curling se sont blessés au moins une fois dans leur vie», (r)assure Alex. Pour minimiser les chutes – mais surtout pour pouvoir jouer une multitude de gouttelettes d'eau à 30°C arrose la glace avant chaque utilisation de celle-ci, ce qui favorise l'avancée de la pierre sur la surface. Doyle Brunson, une légende du poker, a dit un jour qu'il fallait quelques minutes pour apprendre les règles du jeu et une vie pour les maîtriser. Au curling, c'est un peu pareil.

### Une défaite 1-11 et des chausssures à 250 euros

Étant donné qu'il n'y a qu'une patinoire pour tout le pays, le planing se fait en consultation avec les autres sports de glace. «Si le hockey s'entraînait en même temps que nous sur la patinoire qui est juste à côté, on pourrait prendre un puck dans la tête», reconnaît Alex, avant de lancer les hostilités : «Habituellement, on fait de vrais entraînements, on répète les gammes. Mais exceptionnellement, on va faire un match.» Et on a fait un match.

Alex le Luxembourgeois, Frank l'Allemand et moi, le Français, défilons Jim l'Écossais, Kyle le Canadien et Yves, l'autre Luxembourgeois. C'est un peu mes Jeux olympiques.



Frank me donne une astuce pour relativiser ma peine quand mon lancer n'est pas bon. «Quand je rate un coup, je dis toujours que c'est de la faute de la glace», se marre-t-il avant de mettre son béret à l'envers pour mieux se concentrer.

Notre entraîneur de match est tonitruante (1-0) et j'enchaîne avec panache sur un sans-faute dans la deuxième manche : mes trois pierres atterrissent dans la «maison», nom donné à la cible de 3,66 mètres de diamètre qui se trouve à l'autre bout de la piste, soit à quarante mètres de l'endroit où le lanceur prend son élan. J'essaie d'imiter les gestes des autres. Parfois ça marche, parfois pas. Je me sens ainsi suffisament pousser des ailes pour être victime d'un excès de confiance lorsque je m'élançais en oubliant de mettre mon patin, ce qui me cloue lamentablement dans les starting-blocks. «Dans ces cas-là, c'est tournée générale», embraye Alex, à qui le problème ne risque pas d'arriver puisqu'il porte des chausssures spéciales, qui coûtent la modique somme de 250 euros.

L'ambiance est bonne et ça ne m'empêche pas de prendre très au sérieux la partie.



Lui, c'est Alex Benoy.

quatre nages), volleyeur en Division nationale et honnête tennisman, a trouvé sa voie.

En quittant la patinoire avec lui et Susi sur le coup de 22 h 45, je repense à ce moment, où, entre deux parties, j'ai tourné la tête sur la piste d'à côté. Trois gars, âgés entre 17 et 20 ans, baillaient la glace, bave aux lèvres, comme si leur vie en dépendait. Parmi eux, Danny Schweich, dont le grand-père a fondé le club en 1974. Bref, je n'ai pas pu m'empêcher de penser que les mères de ces trois-là seraient fières de les voir si heureux balai en main.

Mathieu Pécot

### L'avis du coach

**Mes plus :** «Sincèrement, tu as très bien réussi à comprendre quand et comment il fallait jouer fort et lentement. J'ai mis trois ans avant de maîtriser totalement ce paramètre.»

**Mes moins :** «Tu n'as pas trop écouté ce que je disais. Quand j'étais au fond et que je mettais le balai à tel endroit, c'était pour que tu le vises. Toi, tu n'en tenais quasiment jamais compte.»